

Conte de Noël

Minuit....

Tandis que des pas pressés se dirigent vers l'église, Pierre Ducos veille. L'œil fixé sur les jets de délicate fumée d'un cigare qui lui semble délicieux, il songe. Et un sourire de raillerie dédaigneuse erre sur ses lèvres, quand il pense à ces bonnes gens qui, tout à l'heure, à l'église, chanteront : "Il est né, le divin Enfant...." Pour lui, il y a longtemps que ces histoires-là ont vécu. Dame rumeur dit que ce n'est pas un dévot ; la vérité est que sa foi a sombré dans la lecture de Voltaire, Renan et autres écrivains du même acabit. Aussi ne souffre-t-il pas que, devant lui, on parle de choses qui concernent la religion : cela lui est insupportable. Que lui importe que Monsieur le Curé ait dit ceci ou cela ! Pourquoi lui casser les oreilles avec pareil charabia ? Libre à sa femme et à ses enfants d'aller à l'église ; mais qu'on ne le tracasse pas avec les remarques ou les enseignements du Curé....

Lorsqu'arrive la nuit de Noël, Ducos a l'habitude d'attendre patiemment que la messe de minuit soit finie, pour aller se coucher. Mieux vaut veiller, se dit-il, que d'être arraché du sommeil à tout instant par le carillon de l'église ou par les conversations animées des fidèles regagnant gaiement le logis pour le réveillon. Le fait est que Ducos ne se couche pas, parce qu'il sait qu'il ne pourrait fermer l'œil. Il a beau feindre l'indifférence religieuse, rire du culte catholique quand l'occasion s'en présente, se fâcher quand on parle devant lui des pratiques de dévotion, cela n'empêche pas une petite étincelle de foi de scintiller encore en lui. C'est une étincelle qui lui est un tourment, et que ni la lecture, ni le raisonnement, ni la volonté n'ont pu étouffer. Cette étincelle se ravive à chaque nuit de Noël, par les souvenirs que cette fête évoque.

Donc, tandis que sa femme est à l'église, Ducos, tout à l'heure sceptique, railleur, est devenu songeur au point de laisser même mourir son cigare. Il pense aux jours lointains où Noël était pour lui une fête si ardemment désirée, où il déposait ses bas dans la cheminée avec l'espérance que le petit Jésus lui apporterait jouets et bonbons,

où il vivait des moments d'infini plaisir en constatant que les jouets apportés par le petit Enfant-Dieu étaient bien ceux qu'il désirait....

Jamais Ducos n'avait daigné prêter attention aux cadeaux de Noël. C'était sa femme qui s'occupait de cela. Et lui, lorsque ses enfants disaient : "Regarde, papa, ce que le petit Jésus m'a apporté cette nuit", répondait machinalement : "Oui, oui, c'est beau, c'est bon". Est-ce caprice ? Cette nuit, cependant, assailli par des souvenirs d'enfance, l'idée lui vient d'aller jeter un coup d'œil dans la cheminée. Oh ! rien qu'un coup d'œil... Et comme il est seul à veiller, personne ne sera témoin de cette faiblesse.... Il se dirige donc vers la cheminée et l'inspecte méticuleusement. Il y voit les cadeaux destinés à chacun de ses enfants. Mais voyons, il n'y a rien pour l'ainé, ce garçonnet au regard intelligent, au caractère ferme, à la volonté robuste. Contrarié, Ducos de dire : "Aurait-il, par hasard, désobéi à sa mère, qui veut le punir en lui refusant son cadeau de Noël ?... Il me faut en avoir la centaine. Regardons de plus près... Voilà bien le bas de René. Il renferme une enveloppe. Bon ! c'est la clé de l'énigme : les étrennes, pour être petites, peuvent n'en être que plus jolies.... Voyons..." Il ouvre l'enveloppe qui ne contient pas autre chose qu'une lettre. A sa grande surprise, il lit ce qui suit :

"Bon petit Jésus, je te remercie 'beaucoup des étrennes que tu 'mets dans la cheminée pour moi, 'tous les jours de Noël, cette année comme je sais écrire, comme 'tu vois, je veux le cadeau que 'papa ira à la messe comme ma-'man, si tu ne me fais pas ce cadeau, 'j'aurai de la peine. Je t'aime, 'René Ducos."

Une larme tomba sur le papier à bordure d'or, dont s'était servi l'enfant.... L'étincelle de foi qui restait au fond du cœur de Ducos venait de jaillir en flamme. D'une main ferme, il ajouta à la lettre de son fils, les mots suivants : "Le petit Jésus t'accorde le cadeau demandé".

Et la mère, au retour de la messe de minuit, fut tout heureuse de constater que l'Enfant de la Crèche avait du même coup fait de magnifiques étrennes au père, à la mère et à l'enfant.

C. L.

A travers les journaux.

LA SUITE DE CARILLON

[De l'Action Sociale.]

On ne parle plus de la "victoire irlandaise de Carillon", parce que l'honorable M. Thomas Chapais lui a trop proprement rogné les ailes ; mais les fabricants de héros apocryphes ne se tiennent pas pour battus, et l'un d'entre eux vient d'entreprendre de verser les guerriers disponibles de la brigade irlandaise de Carillon dans le régiment des Zouaves pontificaux.

Nous lisons en effet dans les "Catholic Notes" du "Catholic Record", numéro du 11 novembre 1911, le savoureux paragraphe suivant :

"M. Thomas Noonan, de cette ville, (London, Ontario), est peut-être le seul homme en Canada qui ait fait partie de l'armée du Pape. Il fut enrôlé en Irlande, et fit la campagne sous le général Lamoricière. Il est encore vigoureux, plein de cœur, capable et désireux de reprendre les armes une fois de plus pour le Pape."

Nous sommes d'autant plus heureux de présenter M. Thomas Noonan à notre public, comme zouave pontifical, que ceux de sa race qui ont répondu à l'appel de Pie IX sont plutôt rares en Canada. Mais les quelque cent Canadiens-français, survivants des cinq cents qui répondirent jadis à l'appel du Pape, seront surpris d'apprendre qu'eux et leurs camarades défunts doivent rentrer dans le néant, parce qu'un ex-zouave du nom de Noonan existe au Canada.

Ils se sentent d'autant moins de goût pour cet anéantissement qu'eux aussi ont servi sous Lamoricière, sous Bec de Lièvre, sous Allet, sous Charette ; qu'eux aussi seraient prêts à répondre à un nouvel appel ; et que des centaines de vigoureux jeunes gens, formés et instruits par eux, perpétuent le souvenir de leur belle action, et se tiennent prêts à marcher sur leurs traces.

Sil'écrivain du "Catholic Record" qui, dans son naïf désir de hisser les siens sur un piédestal déjà occupé, a commis cette énormité, connaissait un peu ce qui se passe au Canada français, il saurait qu'aux jours des solennités nationales canadiennes-françaises les ex-zouaves pontificaux figurent toujours au premier rang avec leurs fils et imitateurs, tous revêtus du sobre et martial costume des défenseurs de Pie IX.

Il apprendrait encore beaucoup d'autres choses qui l'empêcheraient peut-être de faire sa petite part dans l'entreprise de ceux qui, ne pouvant nous faire disparaître du pays, voudraient au moins nous faire disparaître de l'histoire.

Mais il est à London.

UNE SUGGESTION

[De la Vérité.]

Un industriel de Québec, patriote aussi pratique qu'ardent, nous faisait hier cette importante suggestion :

"Nous, les industriels et les marchands canadiens-français, nous pourrions efficacement aider nos compatriotes d'Ontario dans leur campagne en faveur de la langue française. Nous faisons annuellement des affaires considérables dans l'Ontario. Il ne s'agit que de s'entendre, de se donner le mot d'ordre pour faire toutes nos affaires en français avec nos fournisseurs d'Ontario.

"On peut être assuré", ajoutait notre ami, "que les Anglais, avant tout hommes pratiques, comprendraient vite l'importance de l'enseignement du français dans leur province. Ainsi, par la force des choses, ces hommes d'affaires anglais deviendraient des partisans des écoles bilingues et seraient, pour nos compatriotes, des alliés précieux dans leur campagne en faveur de l'enseignement du français dans l'Ontario."

La suggestion de notre ami mérite d'être étudiée. C'est par les cornes qu'on prend le boeuf ; c'est par l'intérêt qu'on doit prendre l'homme moderne.

JUSTIN.

PAUVRES JEUNES GENS !

[Du Canado-Américain]

"Il y a des jeunes gens qui ne s'intéressent à rien. Parlez-leur de littérature : ils n'ont jamais rien lu. Signalez-leur une petite particularité scientifique ; évoquez devant eux les pages les plus glorieuses de notre histoire, rien ne vibre en eux ; ils demeurent là, passifs, étrangers à tout. Allez avec eux par les plaines et les bois. Efforcez-vous de leur faire comprendre ce qu'il y a de merveilleux dans le jeu de tonalité chaude que détermine le soleil de juin, ce qu'il y a de savamment mélancolique dans un crépuscule d'automne ; laissez la nuit envahir toute la nature et attendez l'heure où l'innombrable multitude des étoiles apparaîtra dans l'espace infini des cieux. Rien, toujours rien. Ce qui est gracieux, ce qui est profond et ce qui est beau ne les intéresse pas. Ils sont comme un miroir terni où ne vient pas se refléter l'image de rien. Observez-les dans la vie de chaque jour. Ils recherchent la compagnie de camarades que distingue la même absence d'aspirations. Avec eux, ils s'amuse à bruyamment, si pas toujours honnêtement. Le gros rire, l'abus des boissons, la fréquentation de théâtres qui, pour les satisfaire, devraient être toujours plus libres : voilà quasi leurs seules distractions, et encore quelquefois sont-ce les moins coupables. Ah ! que je les plains, ces jeunes gens-là !"